

Tenir quand presque plus rien ne tient

Ces deux dernières années ont été éprouvantes pour les soignants qui quittent l'hôpital public. Mais ceux qui restent, quel désir farouche les tient ? Sans apporter de réponse, ce témoignage partage un cheminement parmi d'autres. Comme le dit François Tosquelles, ne pense-t-on pas avec nos pieds ?

Aurore Gribos

Psychologue, secteur de psychiatrie adulte, Centre Hospitalier de Novillars

« Je crois que je ferai partie de celles et ceux qui seront encore là, debout, quand l'hôpital s'effondrera. Et j'espère que nous inventerons autre chose pour continuer... » Rentrée 2022, le ton est donné. Voilà ce que je m'entends dire à mes collègues autour du café du matin, alors même que nous partageons le constat d'une reprise qui s'annonce difficile. Pourtant, l'année écoulée n'a pas été sans embûches, doutes et questionnements violents, lorsque m'ont sauté à la figure ces questions : « Qu'est-ce que je fous là ? » (Oury) Vais-je encore tenir ? Comment poursuivre dans de telles conditions ? Sera-t-il encore possible de travailler d'ici peu ? Jusqu'où supporter ? Comment résister ? Violence de ces mots : « Est-ce que je reste ? », difficiles à accepter, à formuler, alors que travailler en hôpital psychiatrique public a toujours été une conviction, fruit de rencontres déterminantes, ayant marqué tant ma formation de jeune psychologue que ma vie tout simplement.

« Qu'est-ce que je fous là ? » Cette phrase, outil de travail permettant de ne pas se reposer sur ses lauriers, mais de maintenir la rigueur, le sérieux indispensables dès lors que nous travaillons en psychiatrie, nous sommes nombreux à nous l'être posée au pied de la lettre ces temps-ci. Qu'est-ce que je fous là, dans cet hôpital, hélas comme tant d'autres, où la maltraitance institutionnelle a pignon sur rue, où tout est fait pour que les patients ne deviennent plus que des noms à rayer des listes d'attente, peu importe si c'est parce qu'enfin, après plusieurs mois, parfois plus d'une année, ils ont pu être accueillis, rencontrés ou si c'est parce qu'ils ne répondent pas au téléphone. Où le sens du travail s'est tellement perdu que l'on souffle, râle à chaque nouvelle admission. Où une personne peut entrer, rester, sortir de l'hôpital sans que l'on ait pris le temps de se demander collectivement quelle tragédie elle peut bien traverser pour venir chercher asile à l'hôpital. Et cela sans relâche, même si c'est la vingtième fois.

Qu'est-ce que je fous là, moi, psychologue qui se réfère à la psychanalyse, qui, sans doute aussi par provocation, me revendique « bébé dinosaure », puisque c'est souvent ainsi que sont nommés, voire moqués,

les tenants de la psychothérapie institutionnelle. Refusant que soient oubliés et même dénigrés l'histoire de la psychiatrie ainsi que celles et ceux qui l'ont faite.

L'histoire justement... La psychothérapie institutionnelle n'a-t-elle pas vu le jour en plein contexte de guerre ? L'histoire ne nous enseigne-t-elle pas que ce n'est pas pour gagner ou par devoir qu'on résiste ? Je ne crois pas non plus que celles et ceux qui restent à l'hôpital ont de l'espoir. L'espoir fait peut-être vivre, mais il ne fait pas tenir. À trop espérer, ne risque-t-on pas de rester dans l'attente d'un monde meilleur, d'un autre monde possible qui n'advient jamais. La seule vraie arme, sur laquelle le néolibéralisme à l'œuvre n'a et n'aura aucune prise, ne serait-elle pas du côté de l'éthique plutôt ?

Sauverons-nous l'hôpital en proie à un processus de destruction bien rodé et en place depuis plusieurs dizaines d'années ? Sans doute pas. Mais ce n'est pas parce que c'est perdu d'avance qu'il ne faut pas se battre, poursuivant tant bien que mal ce que nos ancêtres dinosaures nous ont transmis de plus vivant, de plus humanisant.

Comment tenir, alors ?

Et si le chemin de l'espérance passait par la vie quotidienne... Tous ces petits riens, non quantifiables, non certifiables, ne valent-ils pas la peine qu'on tienne bon, qu'on soit présent pour les accueillir, pour qu'ils ne restent pas lettre morte, oubliés, relégués dans le champ du sans valeur ? Un sourire, un franc salut adressé alors que nous n'y prêtons garde, un café partagé la veille d'un départ pour un autre lieu de vie, l'étonnement de Madame L. lorsqu'elle s'entend elle-même parler et fait alors la découverte d'une parole nouvelle, bien que composée des mots qui sont toujours les siens, la perspective de créer un club thérapeutique. Les effets qui en découlent déjà, notamment pour des personnes hospitalisées dans des unités fermées dont les projets sont parfois en suspens, ces moments partagés, osons le dire, procurent de la joie. La joie de la rencontre, sans cesse renouvelée n'est jamais prévisible.

Rencontre donc avec celles et ceux que nous ac-

cueillons, mais aussi entre nous. Les liens d'amitié féconds qui se tissent, et permettent d'envisager des possibles. À trois, on peut déjà faire de la psychothérapie institutionnelle annonçait Pierre Delion aux dernières journées de la Criée¹, nous encourageant à ne pas baisser les bras et surtout à ne pas laisser détruire ce qui mérite d'être transmis, même si cela doit se faire plus clandestinement. Puisque nous sommes de moins en moins nombreux à rester, n'est-il pas plus urgent encore de conjuguer nos forces, de soutenir le collectif. Qu'est-ce que *nous* foutons là ? Que pouvons-nous continuer à mettre en œuvre pour poursuivre la lutte contre le système concentrationnaire toujours à l'œuvre ?

Tenir quand – presque – plus rien ne tient... N'est-ce pas aussi ce que nous avons à inventer, sans cesse, lorsque nous travaillons avec la psychose. Être là, déjà ! Témoigner de ce qu'il y a de vivant et ne pas se laisser happer par des tendances mortifères.

Je ne sais pas pourquoi je tiens. Je n'ai aucune raison

de rester. Ce qui me pousse à mettre un pied devant l'autre chaque matin où je dois me rendre à l'hôpital, qui plus est avec un enthousiasme certain, ne se situe pas du côté du raisonnable. Qu'est-ce que je fous là, alors que beaucoup de mes collègues quittent le navire, de plus en plus souvent pour sauver leur peau ? Peut-être abandonnerais-je le jour où il n'y aura plus aucune possibilité de rencontre. Non parce que cela aura été empêché, voire interdit, mais parce que l'humanité aura alors complètement cessé d'exister au profit de la barbarie. Je tiens parce que l'humanité tient, encore et encore, et en chacun de nous, malgré toutes les horreurs qui parsèment son histoire.

« Qu'est-ce que je fous là ? », question à ne jamais cesser de se poser disait Jean Oury. Le contexte ne nous montre-t-il pas que la psychothérapie institutionnelle et ses concepts restent toujours de formidables outils de travail, plus que jamais d'actualité ! ●

1 Rencontres de la Criée, printemps 2022.

